

# Donner la Parole, ce qui a lieu dans une classe

PAR PASCAL DAVID

*Le texte qui suit est la reprise d'un cours de fin d'année (juin 2011) donné aux élèves de terminale du Lycée Saint-Thomas-d'Aquin (Mornant, Rhône). Il tente de décrire ce qui a lieu dans un cours de philosophie et de penser la relation éducative.*

*A Marguerite Léna*

Nous avons passé ensemble neuf mois, près d'une centaine d'heures, dans cette salle, *vous* assis là où vous êtes en ce moment et *moi*, ici, le plus souvent debout, face à vous, dans une position un peu en hauteur, sur cette estrade. Vous, le plus souvent silencieux et moi, le plus souvent en train de parler. Le moment est venu de nous demander ce que nous faisons-là, vous et moi, dans cette situation, on pourrait presque dire : cette « mise en scène », car cette manière que nous avons de nous tenir les uns en face des autres est loin d'aller de soi.

Je vous propose de nous retourner un instant sur ce qui a eu lieu cette année, tant bien que mal, sans que, en réalité, nous n'y parvenions jamais parfaitement. Que se passe-t-il, que passe-t-il, quel échange s'opère-t-il, entre vous et moi ?

Si j'essaye de décrire ce qui se passe, ce qui s'est passé tout au long de l'année, ce qui se passe là, maintenant, une première réflexion s'impose à moi qui va guider ce que je veux vous dire : *c'est par la parole que cela se passe.*

Tout passe entre nous par la parole, et uniquement par la parole. Autrement dit, cela ne se passe pas par le corps – un cours de philosophie n'est pas un cours de danse, ni d'EPS. Cela ne passe pas non plus par des outils, ustensiles, objets matériels. Cela ne passe même pas par des documents – un cours de philosophie n'est pas un cours d'histoire ou de sciences sociales. Dans un cours de philosophie, donc, *il n'y a pas d'autre médiation que la parole.*

Le philosophe français Paul Ricœur, mort il y a quelques années, écrit dans un beau texte sur l'usage de la parole : « Qu'est-ce que je fais quand j'enseigne ? Je parle. Je n'ai pas d'autre gagne-pain et je n'ai pas d'autre dignité : je n'ai pas d'autre manière de transformer le monde et je n'ai pas d'autre influence sur les hommes. La parole est mon travail ; la parole est mon royaume »<sup>1</sup>.

La *relation éducative* se tient toute entière dans *une parole partagée, donnée et reçue*. Par la parole, le maître élève l'enfant à la parole (« *in-fans* », c'est celui qui ne parle pas), l'introduit dans la commune humanité. Autrement dit, il n'y a pas d'éducation hors

---

<sup>1</sup> Paul Ricœur, « La parole est mon royaume », *Esprit*, février 1955.

d'une *parole partagée*. Par conséquent, il n'y a pas d'éducation par les livres – c'était déjà la conclusion de Platon dans le *Phèdre*. On n'apprend pas l'acte de penser dans des manuels de philosophie. Seule une parole vive donne le monde, ouvre le champ des possibles et autorise une pensée en première personne (la vôtre). Devenir un homme, une femme, *cela suppose qu'un autre vous donne la parole*.

*La parole est le lieu où se joue l'alliance entre la liberté et la vérité*, ce que je vais expliquer maintenant. D'abord, donc, *liberté d'une parole qui fait accéder à la conscience de soi* ; dire « tu » à un élève, c'est lui permettre de dire à son tour « je », c'est lui donner la capacité à parler en première personne : utilisé à nouveau, par une nouvelle personne, ce « je » prend soudain un sens absolument inédit : « Apprendre une langue, explique Marguerite Léna, c'est pour l'enfant pouvoir prendre la parole, énoncer avec les mots de tout le monde les pensées qui lui sont propres. Parce qu'elle est fondamentalement un acte de parole – parole donnée et parole prise, parole partagée – l'éducation relève elle aussi non de l'ordre du conditionnement mécanique mais de celui de la fécondité spirituelle »<sup>2</sup>.

Eduquer, ce n'est pas dresser, mais *c'est s'adresser à chaque élève, dans une relation à chaque fois unique*. L'enseignement de connaissances, de savoir et de savoir-faire n'a de sens que sur fond d'éducation, c'est-à-dire de relation d'un « je », celui du professeur, avec un « tu », un ou une élève qui n'est pas interchangeable avec les autres, qui est unique et insubstituable.

Cette relation est *provisoirement asymétrique* : pour le dire brutalement, le professeur sait et l'élève ne sait pas, il doit apprendre ; elle suppose que le professeur suscite chez l'élève du désir pour ce qu'il transmet, voire de la vénération et, enfin, la relation éducative est nécessairement conflictuelle. (On revient souvent dans les médias sur la crise de l'école, sur la crise de la transmission, sur la crise de l'éducation, mais c'est un faux débat : l'éducation d'un homme par un autre est nécessairement une crise, la relation d'éducation est par définition une situation de crise, c'est-à-dire de confrontation, de choix, de péril.) C'est la fascination et l'affrontement en jeu dans la relation entre le professeur et l'élève qui permettra ensuite, à la liberté ainsi *élevée* (c'est un très beau verbe, « élever » un enfant ou un jeune), de dire *oui* ou *non*, de s'engager ou de se retirer.

La parole adressée fait accéder à la liberté de dire « je », mais elle ne prend sens que sur fond de vérité, la *vérité d'une parole donnée*. En effet, il n'y a de parole échangée que sur fond de vérité. Ou, pour le dire autrement, la vérité est un *a priori* de la relation éducative et de toute parole donnée et reçue, échangée. La parole ne s'échange entre le professeur et l'élève que sur fond d'une confiance établie : la confiance de l'élève envers son professeur, qui n'est pas là pour le tromper ou le manipuler, et la confiance que le professeur accorde à l'élève en espérant que, à tous les sens du terme, l'élève ne triche pas.

Or, cette relation à la parole intervient en un contexte – notre société aujourd'hui – où, écrit Marguerite Léna, « la parole humaine est si souvent violée, privée de son intériorité, livrée au bavardage ou complice de la violence »<sup>3</sup>. Le professeur de philosophie n'est pas indemne, bien sûr, de ce péril : il est aisé, avec un peu de savoir-faire, d'utiliser la parole à son service au lieu de la servir, de l'utiliser pour exercer trop de pouvoir, ou pour séduire, ou simplement pour bavarder.

L'éducation, vue du côté de celui qui en bénéficie (l'élève), c'est la conquête, par l'enfant, de son humanité. Et vue du côté de celui dont c'est la tâche (le professeur), comme

---

<sup>2</sup> Marguerite LÉNA, *Le Passage du Témoin*, Paris, Parole et Silence, 1999, p. 39.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 54.

le suggère l'étymologie, c'est « mener l'homme vers sa manifestation ». L'agir éducatif est fondamentalement « l'engagement d'une liberté *au service* d'une autre liberté »<sup>4</sup>. Il est donc question d'accès à la liberté et à l'humanité. Envisager la relation éducative, c'est immédiatement poser une relation entre deux libertés, dont l'une est en puissance (l'élève) et l'autre en acte (celle du professeur) : cette relation a pour caractéristique d'être foncièrement inégale. Cette inégalité de fait est une *différence* de savoir et de pouvoir, d'expérience et de responsabilité. « C'est dans le creuset de cette différence, explique Marguerite Léna, dans le champ de forces et d'échanges qu'elle crée, que peut et doit s'opérer la lente et progressive conquête, par l'enfant, de son humanité »<sup>5</sup>. Pour sa part, Hannah Arendt écrit que l'enfant, le jeune, l'élève est « un nouvel être humain et il est en train de devenir un être humain »<sup>6</sup>.

Cette parole se donne dans *une tension entre une singularité et un universel*.

Je m'explique. Cette parole est singulière au sens où elle se fait entendre à travers ma voix, à travers vos voix, à chaque fois *uniques*. Ma voix a son timbre propre, qui vous est agréable ou désagréable, qui parle parfois trop vite ou trop fort, mais qui cherche sans cesse à se faire comprendre le mieux possible. Cette voix est *singulière*, certes, mais c'est bien *un universel qu'elle cherche à saisir*. En effet, vous le savez, la parole se dit *logos*, en grec, et le *logos*, c'est aussi la raison. Ma parole n'est pas là pour vous raconter ma vie, elle ne cherche pas l'anecdote – excepté peut-être comme technique pédagogique –, en effet, *ce n'est pas moi comme individu qui importe*. Il ne s'agit pas non plus de vous plaire ou de vous séduire par la beauté des textes ou des œuvres : un cours de philosophie n'est pas un cours de littérature. Il ne s'agit pas non plus, du moins pas d'abord, pas essentiellement, de vous apprendre des choses, des connaissances : un cours de philosophie n'est pas un cours d'histoire des idées. Alors ?

Ce que j'essaye devant vous, cours après cours, en une parole qui se veut *le moins habitué possible*, qui veut être à chaque fois *un acte de pensée, ce que je pèse devant vous, donc, ce sont des idées, des arguments, des thèses*. Ce que nous échangeons, *orientés par l'idée de vérité* (« Aller à la vérité avec toute son âme », demande Platon), dans ce dialogue entrepris il y a neuf mois, ce sont des arguments, cherchant à accroître la lumière dans nos âmes, à éclairer notre condition d'hommes et de femmes, à arracher quelques étincelles à cet abîme que nous sommes chacun pour nous-mêmes. Ce qu'il importe d'abord d'acquérir, donc, c'est une formation de l'esprit, une rigueur du questionnement et du raisonnement (qui passe d'abord par la précision de la langue : vocabulaire, grammaire, orthographe), une saisie et une unification de la pensée par elle-même (ce qui passe par des exercices d'écriture répétés) au service de la vérité cherchée – non pas une somme de connaissances apprises, mais *une vérité vivante*, une vérité qui nous concerne, *qui donne sens à la vie et l'oriente dans toutes les dimensions dans lesquelles elle se déploie – la vérité de la vie*.

Eduquer, c'est convertir l'homme de son individualité passionnelle vers la liberté véritable, « celle qui réconcilie en une conduite sensée la singularité de la décision personnelle (...) et l'universalité du vrai et du bien » : je cite ici le grand livre de Marguerite

---

<sup>4</sup> *Id.*, *L'esprit de l'éducation*, Paris, Desclée, 1991, p. 129.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>6</sup> Hannah ARENDT, *La Crise de la culture*, p. 238.

Léna sur *L'Esprit de l'éducation* (1981), sur laquelle je m'appuie pour cette réflexion<sup>7</sup>. Dit autrement, apprendre à agir non pas sous la pression d'un environnement, d'une extériorité (hormonale, psychologique, sociale) mais à partir de soi-même et selon le vrai et le bien qui s'imposent à toute conscience réfléchie. Cela suppose d'introduire une distance d'avec la pensée « toute-faite » absorbée sans même que l'on y ait *pensé*. Ce que je pense, d'où cela vient-il ? Descartes appelle cette attitude le doute, et Foucault : « Qu'est-ce donc que la philosophie aujourd'hui – je veux dire l'activité philosophique – si elle n'est pas le travail critique de la pensée sur elle-même ? »

Un cours de philosophie, c'est un dialogue : passage, transmission, échange du *logos*. Même si – et c'est légitime – c'est moi qui parle le plus souvent et vous qui écoutez, mais d'une écoute qui est active, depuis une raison, la vôtre, qui soupèse les arguments que j'avance (ce que le professeur attend de ses élèves, c'est une disponibilité, une présence à la parole du professeur qui se nomme *l'attention*).

Cet échange d'une parole entre vous et moi a lieu ici, dans cette classe que vous allez quitter dans quelques jours, un lieu « neutre », qui n'est ni chez vous, ni chez moi, un lieu qui n'est pas du « privé » (la maison), ni du « public » (le monde), et qu'on nomme « l'école » : un lieu un peu à l'écart, paisible, silencieux, préservé autant que possible de la violence du monde, qui permet de mûrir une formation. Le lieu où l'enfant, puis l'adolescent fait sa première entrée dans le monde, où il est introduit peu-à-peu *dans un monde qui est plus ancien que lui*.

De ce monde ancien, le professeur est le témoin ; plus que cela, il en est le responsable devant les générations « nouvelles » (les Grecs, pour dire les enfants, disaient simplement « *oi neoi* », « les nouveaux »). Car s'il y a des professeurs, c'est bien parce qu'il y a de nouveaux êtres qui arrivent dans un monde toujours plus ancien qu'eux ; « l'essence de l'éducation est la natalité, le fait que des êtres humains *naissent* dans le monde »<sup>8</sup>. Le professeur a pour tâche, pour le dire avec les mots de Hannah Arendt, « de faire le lien entre l'ancien et le nouveau : sa profession exige de lui un immense respect du passé ». Et elle ajoute : « L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité, et de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus. C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler un monde commun »<sup>9</sup>. C'est un engagement, une responsabilité, un risque : celui de perdre toute maîtrise, et c'est un engagement au service de valeurs dont le professeur témoigne sans en être jamais la représentation adéquate.

Heureusement, nous ne sommes pas seuls ; dans cet échange d'arguments, dans ce partage des voix, d'autres voix viennent se mêler aux nôtres, sont venues se mêler à la mienne tout au long de l'année, et m'épauler, celles de Platon, de Descartes, de Freud, de Rousseau, de Bergson, de Kant, de Foucault, de Simone Weil... Là encore, ce qui importe, ce n'est pas que ce soit untel ou untel qui dise ceci ou cela, mais que des arguments et des

---

<sup>7</sup> Marguerite LÉNA, *L'Esprit de l'éducation*, p. 148-149.

<sup>8</sup> Hannah ARENDT, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1989, p. 224

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 248, puis p. 251-252.

manières d'envisager l'homme nous soient proposés pour élargir et enrichir notre propre réflexion commune et votre propre réflexion à chacun et chacune. Mon rôle étant de vous transmettre ces auteurs, ces livres, ces textes, de vous inciter à aller y voir. Ces voix du passé ne sont pas là pour témoigner d'une époque révolue ; elles se font vivantes, actuelles, présentes, parce que nous leur prêtons aujourd'hui notre voix à nous. Le professeur se fait ainsi *le témoin des œuvres du passé qu'il transmet et du pouvoir qu'elles ont de nous éclairer encore, aujourd'hui.*

Professeur de lycée. Professeur de philosophie en classe terminale. C'est un métier difficile, ou pour mieux dire délicat. C'est un métier au service d'êtres encore en devenir et à un moment décisif de leur vie, *un moment de crise*, celui du choix d'une orientation, d'études ou d'un métier. Le moment où l'on quitte la carapace nécessaire à l'apparition de la vie qu'est la maison familiale pour entrer de plein droit dans le monde et, ce qui en est la conséquence, moment où, au sens le plus large de ces termes, on fait l'expérience de l'amour et de la mort.

Le professeur donne. Il donne des mots, des connaissances, des outils pour s'ouvrir sur le monde. Il donne de son temps, pour servir les jeunes qu'il a devant lui. Le professeur de philosophie semble donner moins que les autres, puisqu'il ne donne pas vraiment de réponse aux questions qu'il pose – vraies et décisives puisqu'elles décident du sens d'une vie. Il ne peut que chercher à *montrer*.

Le professeur donne, il n'échange pas, ce n'est pas du commerce. Je n'attends rien en retour, et je ne sais même pas si vous recevez ce que je donne ; je n'ai aucun moyen de le mesurer. A quoi ça a-t-il servi, tous ces cours ? A quoi cela sert-il de faire de la philosophie ? Est-ce que cette centaine d'heures passée ensemble aura été du temps perdu ? C'est à vous de répondre pour vous-même.

Professeur, c'est à la fois un métier, donc un rôle, un masque, et c'est, aussi, bien plus que cela. C'est une histoire engagée avec d'autres êtres humains, qui ne s'arrête pas au seuil de la classe, se poursuit hors du lien de travail, le soir, le week-end, lorsqu'ils sont consacrés à corriger des copies par exemple. C'est une histoire engagée à la fois avec une classe, qui a son identité propre, et avec chacun des élèves en particulier. « Parce qu'il s'agit toujours, finalement, témoigne Marguerite Léna qui a consacré sa vie à l'enseignement, de sa propre humanité à partager à d'autres, [le professeur] ne peut se cantonner dans une fonction sociale ; même lorsqu'elle s'exerce dans un cadre professionnel, l'éducation ne saurait être un métier tout à fait *comme* les autres : on y engage toujours un peu plus de temps, un peu plus d'âme et d'amour que ce que requièrent les contrats, on y recueille aussi des joies et des peines qui se laissent mal comptabiliser »<sup>10</sup>.

J'ai voulu concentrer cette rapide description de ce qui a lieu ici, dans cette salle, depuis neuf mois, sur *l'acte de parole, au cœur de la relation professeur / élèves*. Et il faudrait poursuivre l'analyse beaucoup plus loin, et défendre que c'est la Parole qui fait vivre, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vivra de la Parole. Au plus secret de la subjectivité, bien que souvent recouvert, altéré, étouffé par un désir qui se confond avec la pulsion, ou le besoin, ou la jouissance immédiate, il y a le désir de cette Parole, c'est-à-dire le désir de l'Autre dans son altérité irréductible. Ce désir ne peut vivre, ne peut mûrir, ne peut grandir que s'il est accompagné d'une parole qui l'éclaire et l'oriente. Et si exercer ce métier

---

<sup>10</sup> Marguerite LÉNA, *L'Esprit de l'éducation*, p. 90. L'auteur souligne.

de professeur (pour ma part : de philosophie) a un sens, il le reçoit de cette tâche d'éveiller dans l'âme les traces d'une Parole sans laquelle nul ne traverse l'existence avec désir.

Enfin, enseigner à des jeunes, à des lycéens, c'est *répondre à un appel*. L'appel que ces jeunes sont, que vous êtes, donc. Et vous qui connaissez Emmanuel Levinas, vous savez que l'appel que l'autre adresse silencieusement se lit dans un visage. J'ai commencé en excluant le corps comme médiation de l'enseignement de la philosophie pour montrer que c'est dans l'acte de parole que se transmettent des raisons de vivre, que l'humanité se fait contagieuse, certes, mais cette parole s'adresse à vous et pour vos professeurs, vous êtes, plus fondamentalement que des élèves à évaluer, des *visages*.

D'où vient le désir de transmettre, si ce n'est de cet appel adressé ? Catherine Chalié écrit que les actes de transmission ne proviennent « non tant de la bonne volonté et d'un programme pédagogique novateur ou bien rodé, que de l'incapacité à retenir dans ses propres limites charnelles et spirituelles le meilleur qu'on a reçu soi-même et qui fait vivre : à savoir des paroles, des connaissances et une mémoire qui sont traversés par le désir que l'autre soit. Mais c'est autrui qui oblige à cette transmission, en dépit de sa fragilité extrême d'être jeune et démuné, exposé aux trahisons précoces, voire au rejet quand les sociétés humaines se laissent guider par l'avidité et la haine. C'est lui qui creuse en « soi » ce désir de transmettre, à cause précisément de sa fragilité perçue comme un appel à soi adressé »<sup>11</sup>.

Il y a une phrase de Marguerite Léna qui dit cela aussi, une phrase qui m'oriente, et par laquelle je termine :

*« A moins de cesser de croire et d'aimer au point de ne plus transmettre la vie, nous n'avons pas le choix : il y a des enfants et des jeunes, leur existence même est un appel »*<sup>12</sup>.

Pascal David, op  
Professeur de philosophie

Ce texte a été publié dans *La Gazette thomiste*, n° 57, décembre 2011, p. 29-34

---

<sup>11</sup> Catherine CHALIER, *Transmettre, de génération en génération*, Paris, Buchet/Chastel, 2008, p. 219.

<sup>12</sup> Marguerite LÉNA, *L'Esprit de l'éducation*, p. 83.